

Le Département de la Seine-Maritime présente

EXPOSITION
ABBAYE DE JUMIÈGES

17 MAI
21 SEPTEMBRE 2025



Le temps creuse même le marbre

IMAGE ET MÉMOIRE
DANS LA CRÉATION ARTISTIQUE TUNISIENNE

Dossier de presse

Héla Ammar
Ismail Bahri
Asma Ben Aïssa
Younès Ben Slimane
Meriem Bouderbala
Rafram Chaddad
Chiraz Chouchane
Férielle Doulain-Zouari
Farah Khelil
Amira Lamti
Fredj Moussa
Commissaire d'exposition :
Victoria Jonathan



SEINE-MARITIME
LE DÉPARTEMENT



BeauxArts



abbayedejumieges.fr

Avant-propos



©Julien Paquin - Département de la Seine-Maritime

« L'exposition *Le Temps creuse même le marbre* à l'Abbaye de Jumièges est un bel exemple de dialogue entre la coopération internationale décentralisée avec la Tunisie et la culture qui sont deux versants importants de mon action au Département.

À partir du 17 mai, ce sont 11 artistes tunisiens qui prennent place à l'Abbaye et célèbrent les 10 ans de notre coopération avec la Tunisie. La pluralité des 80 œuvres présentées, la manière dont elles s'emparent des sujets, leurs façons d'explorer plus de 2000 ans d'Histoire, font de cette exposition collective un temps fort de notre saison culturelle 2025. »

Patrick Teissère

Vice-Président du Département de la Seine-Maritime en charge de la Culture, de la Lecture publique, du Patrimoine et de la Coopération décentralisée

Communiqué

LE TEMPS CREUSE MÊME LE MARBRE

Image et mémoire dans la création artistique tunisienne

du 17 mai au 21 septembre 2025
à l'Abbaye de Jumièges

En résonance avec les ruines de l'Abbaye de Jumièges, cette exposition collective réunit onze artistes de la scène contemporaine tunisienne qui explorent l'image sous toutes ses formes, autour des thèmes de l'histoire et de la mémoire. À travers des archives, rites ou savoir-faire vernaculaires, ils partent sur les traces d'un passé méconnu pour mieux s'en affranchir et inventer d'autres langages. Photographie et vidéo s'hybrident avec broderie, performance, peinture sous verre, dessin ou mosaïque, brouillant les frontières entre art contemporain et traditions populaires, image et matière, grande et petite histoire.

Artistes : Héla Ammar, Ismaïl Bahri, Asma Ben Aïssa, Younès Ben Slimane, Meriem Bouderbala, Rafram Chaddad, Chiraz Chouchane, Férielle Doulain-Zouari, Farah Khelil, Amira Lamti, Fredj Moussa

Commissariat : Victoria Jonathan

En écho avec les 10 ans de la coopération qu'entretient le Département de la Seine-Maritime avec la Tunisie, cette exposition présente près de 80 œuvres d'artistes tunisiens, en prise avec leurs préoccupations actuelles, leur Histoire, et en lien avec le site majestueux de Jumièges. Le titre de l'exposition est un proverbe en tounsi (dialecte tunisien) dont l'équivalent français serait « Goutte après goutte, l'eau finit par creuser la pierre ». Il fait référence à la somme de petits événements qui, perpétués dans le temps, peuvent créer des effets considérables.

Bien que les œuvres réunies parcourent divers lieux et époques, de Carthage à la colonisation, de la révolution de 2011 aux migrations contemporaines, cette exposition ne vise pas l'exhaustivité ni un portrait détaillé de la scène photographique tunisienne. Elle propose plutôt un dialogue entre artistes de différentes générations explorant un passé oublié à travers archives, traces, rituels, vestiges et lieux abandonnés.

L'encre d'une image imprimée sur du papier journal marquant les mains qui la froissent, des objets échoués sur le rivage de Zarzis après la traversée de migrants clandestins, des costumes hérités témoignant de rituels ancestraux, des silhouettes d'ancêtres presque effacées sur des plaques de verre au gélatino-bromure retrouvées dans un grenier... En explorant les vies ordinaires et les micro-histoires, les artistes révèlent ce que Michel Foucault appelait « l'en deçà de l'histoire » : tout ce qui échappe aux récits officiels centrés sur les grands événements et les figures dominantes.

Dans ce dialogue avec le passé, les artistes ne se contentent pas d'illustrer, ils manipulent et transforment l'image. Cyanotypes, plaques de verre au gélatino-bromure, films 16 mm ou clichés numériques sont hybridés avec d'autres médiums (performance, installation, sculpture, vidéo, dessin) ou des techniques artisanales (broderie, mosaïque, peinture sous verre). Froisser, superposer, coudre ou projeter l'image devient un moyen d'explorer son lien à la matière et de révéler ses multiples dimensions sensorielles.

Au-delà du médium, ces démarches visent aussi à déconstruire les imaginaires hérités, tout en interrogeant les transformations de l'image à

l'ère du numérique. Alors que la photographie oscille entre outil d'émancipation et instrument de domination, les artistes réunis ici détournent son usage : ils se réapproprient des procédés anciens, rompent avec la reproductibilité ou s'affranchissent même de l'appareil photographique. Ils questionnent la croyance en la vérité des images et leur instrumentalisation, à une époque où celles-ci sont omniprésentes et souvent manipulées.

En interrogeant les représentations qui façonnent la mémoire collective, ces artistes déconstruisent le photographique pour susciter le doute et révéler des réalités multiples et en mouvement. Leur démarche quasi-archéologique montre que rien n'est figé, mais en constante transformation. À l'image de Carthage selon Édouard Glissant, où les identités se sont construites par le métissage - ou plutôt la « créolisation » - ils opposent à la fragmentation du monde, la richesse des interactions entre formes et cultures, affirmant une identité fluide et mouvante.

Avec le soutien de l'Institut français de Tunisie.

Coordination et production : Doors 门艺 / www.doors-agency.com

Événements associés

Dans le cadre du festival littéraire Terres de Paroles (Seine-Maritime)

Raconter la Tunisie, autrement | Rencontre entre Marie Nimier, Eva Marzi et Azza Filali

Regards croisés de trois autrices qui explorent des trajectoires intimes, révélant la complexité d'une Tunisie plurielle. Azza Filali, figure majeure de la littérature tunisienne, dresse dans *Malentendues* (Elyzad), un portrait saisissant de la condition des femmes dans le pays quand Marie Nimier, avec ses *Confidences tunisiennes* (Gallimard), recueille les secrets d'inconnus, récits empreints d'humanité, tour à tour drôles et poignants. Avec *Hippocampe* (La Veilleuse), Eva Marzi, poétesse suisse, retrace quant à elle le parcours d'un jeune migrant tunisien à travers l'Europe, devenu amnésique après un accident. Un voyage littéraire au cœur des destins et des voix de la Tunisie d'aujourd'hui.

Performance Wled el Machta | Les enfants de la machta (Création)

En lien avec ses œuvres présentées dans l'exposition, qui explorent la symbolique et les gestes de la *machta* (femme préparant la mariée au rite nuptial traditionnel dans la région du Sahel), la plasticienne Amira Lamti et le danseur et chorégraphe Rochdi Belgasmi créent une performance mêlant danse et poésie. Cette performance interroge les représentations de genre et la transmission d'un imaginaire collectif dans la danse populaire tunisienne. En partenariat avec le festival littéraire Terres de Paroles (Normandie), l'Institut français de Tunisie et La Villette (Paris).

Samedi 17 mai | Rencontre : 18h30-20h -
Performance : 20h-20h30
Gratuit sur réservation | Billetterie du festival Terres de Paroles : terresdeparoles.com
Abbaye de Jumièges

Programmation complète du festival :
terresdeparoles.com

Soirée au Book Bar de l'hôtel Grand Amour (Paris)

Soirée de lancement du catalogue, co-organisée par la commissaire d'exposition et l'éditeur : signature et table ronde en présence de plusieurs des artistes de l'exposition, dîner concocté par le chef Elyes Lariani, et DJ set. En partenariat avec Boutargue Memmi, Kaia et Maison Farida.

Mercredi 21 mai | 18h-2h
Entrée libre sur réservation
Dîner sur réservation | 01 44 16 03 30
Book Bar de l'hôtel Grand Amour | 18 rue de la Fidélité 75010 PARIS

Focus à la foire d'art moderne & contemporain Menart Fair, pendant Art Basel (Paris)

Depuis 2021, Menart Fair a pour vocation de mettre en lumière les artistes du Levant, du Golfe Arabo-Persique et d'Afrique du Nord à travers une sélection de galeries de premier plan. Pour sa 6^e édition, Menart Fair rejoindra les foires satellites d'Art Basel Paris. Dans sa Project Room, la foire mettra à l'honneur la scène artistique tunisienne avec une sélection d'œuvres des artistes de l'exposition *Le temps creuse même le marbre* (commissariat : Victoria Jonathan) à l'Abbaye de Jumièges.

25-27 octobre 2025 (VIP le 24 octobre)
Entrée payante, 12 € (en partenariat avec la foire AKAA)
Renseignements sur le site : www.menart-fair.com
Menart Fair | 116 rue Turenne 75003 PARIS

Les artistes exposés

Héla Ammar est une artiste photographe née en 1969 à Tunis. Elle vit et travaille à La Marsa.

Son œuvre explore la mémoire, l'identité et l'histoire tunisiennes en mêlant archives nationales et familiales. À travers ses images, elle ravive les souvenirs oubliés et interroge l'héritage du passé.

Ancienne juriste, elle a publié *Corridors* (2014), un livre photo sur les prisons tunisiennes, et coécrit *Siliana Syndrome* (2013) sur les couloirs de la mort. Ses œuvres ont été exposées à l'Institut du Monde Arabe (Paris), au MUCEM (Marseille), aux Rencontres d'Arles, à la Biennale Dak'Art et aux Rencontres de Bamako. Ses créations font partie de collections prestigieuses, comme celles du British Museum, de l'Institut du Monde Arabe, du Moderna Museet (Stockholm) et de la Fondation Abderrahman Slaoui (Maroc). Héla Ammar est chevalier de l'ordre des arts et des lettres de la République française.



Héla Ammar, série *Love letters*, 2018-2022.

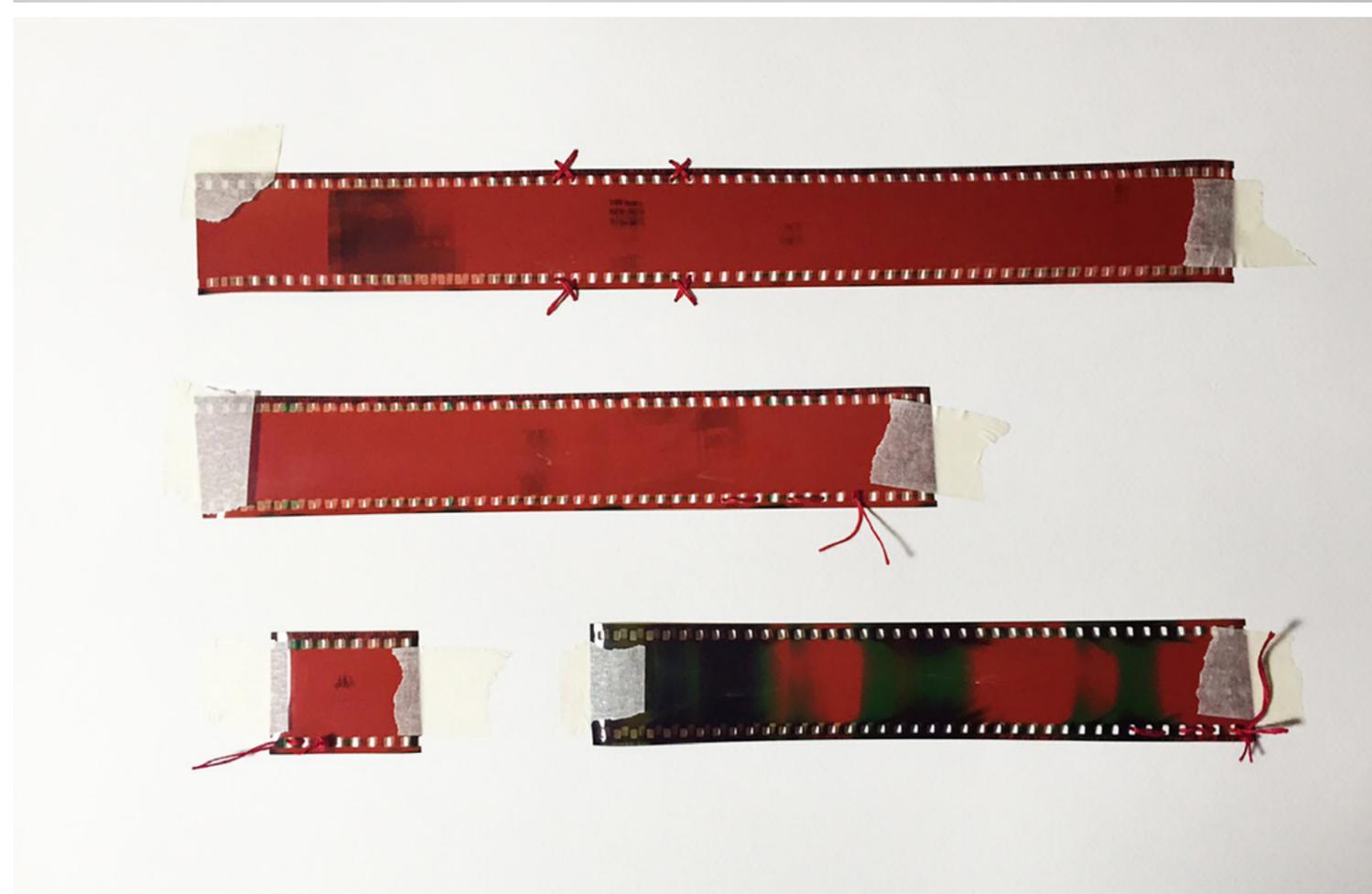
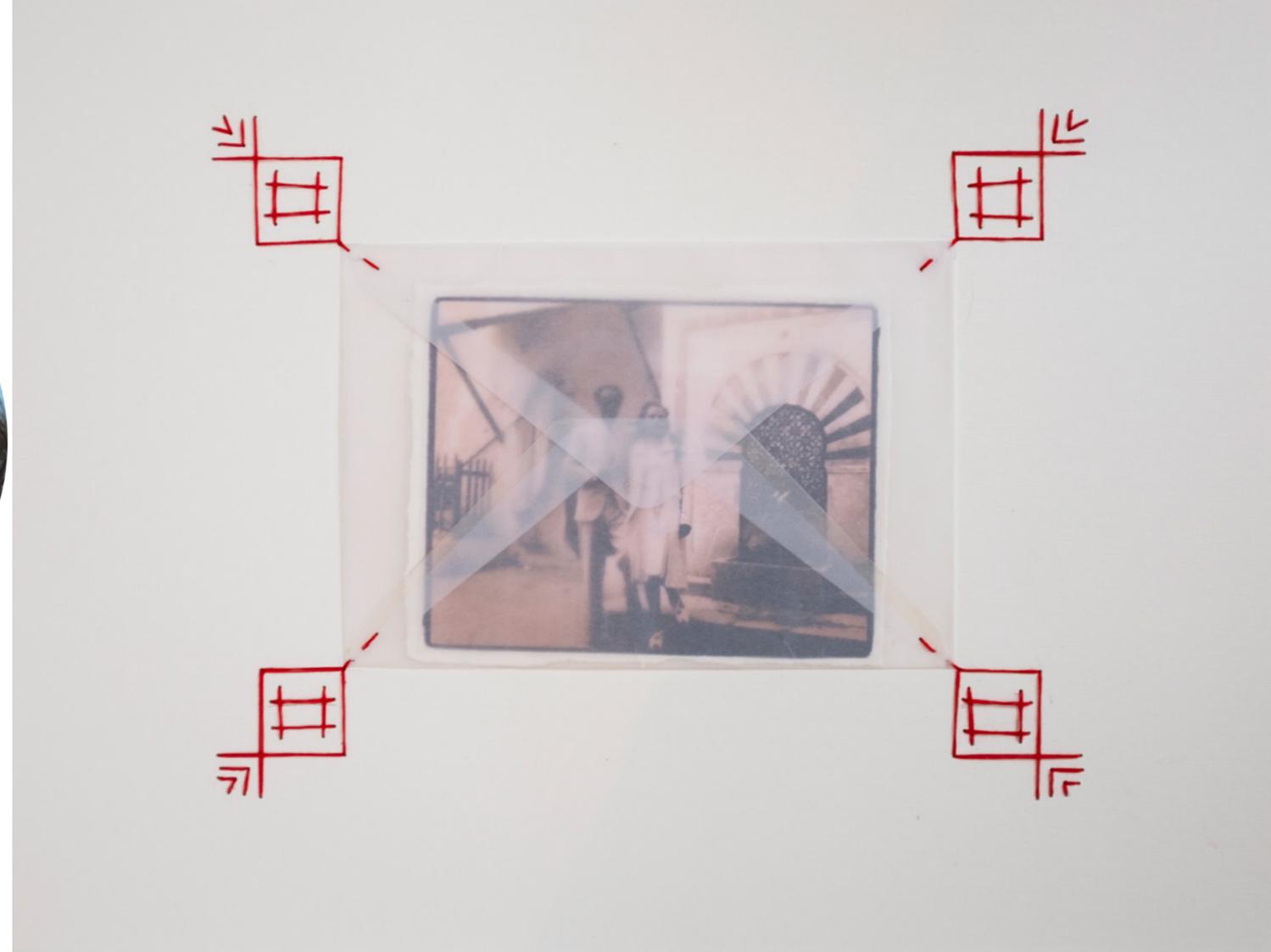
Dans *Love Letters* (2018-2022), Héla Ammar poursuit son exploration de la mémoire, en reliant son histoire personnelle au destin collectif de la Tunisie. Le projet s'inspire de la romance entre son grand-père, engagé dans la lutte pour l'indépendance, et une jeune femme corse, avec laquelle il contracte un mariage polygame. Ce mariage, dans le contexte de l'indépendance et des réformes sociales, incarne les contradictions du passé tunisien. Après l'indépendance en 1957, le Code du Statut Personnel (CSP) de Bourguiba réforme profondément le droit de la famille, marquant une avancée pour les droits des femmes, notamment en interdisant la polygamie et en facilitant le divorce.

Le projet prend plusieurs formes, hybridant photographie, broderie, écriture et enveloppe en calque. Dans la série *Tawasol* (« correspondance » en arabe, 2018), Héla Ammar intègre des photographies et des documents familiaux dans des enveloppes en calque. La transparence et la superposition interrogent l'oubli et l'impermanence des souvenirs. Dans *Portrait de famille* (2018), des photographies anciennes de ses grands-parents, brodées de motifs floraux et amazighs, sont enfermées dans des cadres en Plexiglas, dévoilées sous forme de fragiles assemblages. *Le Patriarche* (2018) est une broderie simple sur papier Canson représentant les contours du portrait du grand-père de Héla Ammar, suggérant l'idée d'un concept plutôt que d'un homme spécifique. D'autres sculptures mettent cette fois en scène des archives textuelles : *Une histoire d'amours* (2022) présente un exemplaire du journal officiel de 1957, année de la promulgation du CSP, dont dépassent vingt-quatre enveloppes brodées du mot « amour » dans toutes ses déclinaisons dans la langue arabe.

Dans un geste qui à la fois suture et cache, relie et efface, l'artiste questionne la fragilité de la mémoire, son caractère subjectif et mutant. La correspondance de *Love Letters*, comme une tentative de réconciliation, s'échange entre les grands-parents de Héla Ammar, entre elle et sa famille, mais aussi entre les histoires française et tunisienne, l'intime et le politique, la mémoire et l'oubli.

Haut : Héla Ammar, *Portrait de famille 4*, 2022. Photographie, enveloppe en calque et broderie, 36 x 43 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie La La Lande (Paris).

Bas : Héla Ammar, *Nsit* (J'ai oublié), 2018. Négatifs et broderie, 65 x 50 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie La La Lande (Paris).





Ismail Bahri est un artiste né en 1978 à Tunis. Il vit et travaille entre Paris et Tunis.

Son travail, que l'on pourrait qualifier d'antidisciplinaire, interroge la fonction mimétique de l'image et explore les frontières entre vidéo, photographie, performance et sculpture. À travers des gestes simples et répétitifs, il révèle des phénomènes imperceptibles en jouant avec des éléments naturels comme l'encre, le vent, l'eau ou la lumière, cherchant ainsi à troubler la perception et à questionner la matérialité du monde. En 2023-2024, il est pensionnaire à la Villa Médicis – Académie de France à Rome. Son travail a été présenté dans des lieux comme le Jeu de Paume, le Centre Pompidou, La Criée (Rennes), La Verrière (Bruxelles), le Forum de Tokyo, la Kunsthalle d'Allemagne et le Beirut Art Center. Ses films ont été sélectionnés dans de grands festivals, dont ceux de Toronto, New York, Rotterdam, Marseille et Bruxelles.

Revers, 2017. Vidéo HD, 16/9, couleur, stéréo. 5 mn. Produit par le Jeu de Paume, Paris. ©ADAGP, 2025.

Revers (2017) est une vidéo qui explore la matérialité de l'image imprimée et son effacement progressif à travers un geste simple et répétitif : le froissement d'une page de magazine. Ce mouvement, en apparence anodin, devient un rituel qui altère lentement l'image imprimée. Peu à peu, celle-ci disparaît sous l'effet des manipulations successives, ne laissant que des traces d'encre sur la peau de l'artiste, comme une mémoire résiduelle.

Jouée en boucle toutes les cinq minutes, la vidéo révèle un cycle infini, où l'image imprimée s'efface inéluctablement. Pourtant, si la manipulation accélère sa disparition, elle la préserve aussi, en la réactivant sans cesse et en la transférant sur le corps. Ce geste confère à l'image une nouvelle portée, à la fois poétique et politique : dans un mouvement quasi-méditatif, il souligne l'impermanence des choses et la capacité du corps à en conserver la trace.

L'attitude de l'artiste, qui peut sembler désinvolte, traduit en réalité une disponibilité totale à l'instant, ancrant le photographique dans une pratique sensible, spontanée et matérielle. Il fait ainsi du spectateur le témoin d'un travail contre l'image et propose une autre approche de la photographie et de la vidéo. La bande-son, enregistrant avec précision le crissement du papier froissé, accentue cette expérience sensorielle et immersive.

Film à blanc (Blank film), 2013. Vidéo HD, 4/3, couleur, muet. Durées variables. © ADAGP, 2025.

Dans *Film à blanc* (2013), Ismail Bahri réalise une expérience visuelle à Tunis, en plein été, lors des troubles politiques qui suivent l'assassinat du député Mohamed Brahmi. Il filme le cortège funéraire en plaçant une feuille de papier blanc devant l'objectif de sa caméra à l'aide de tiges métalliques. Ce cache, découpé au format 4/3, masque presque totalement l'image, ne laissant visibles que les bords. Il crée ainsi un halo blanc, rappelant un écran de projection vide, et joue sur la tension entre lumière et obscurité.

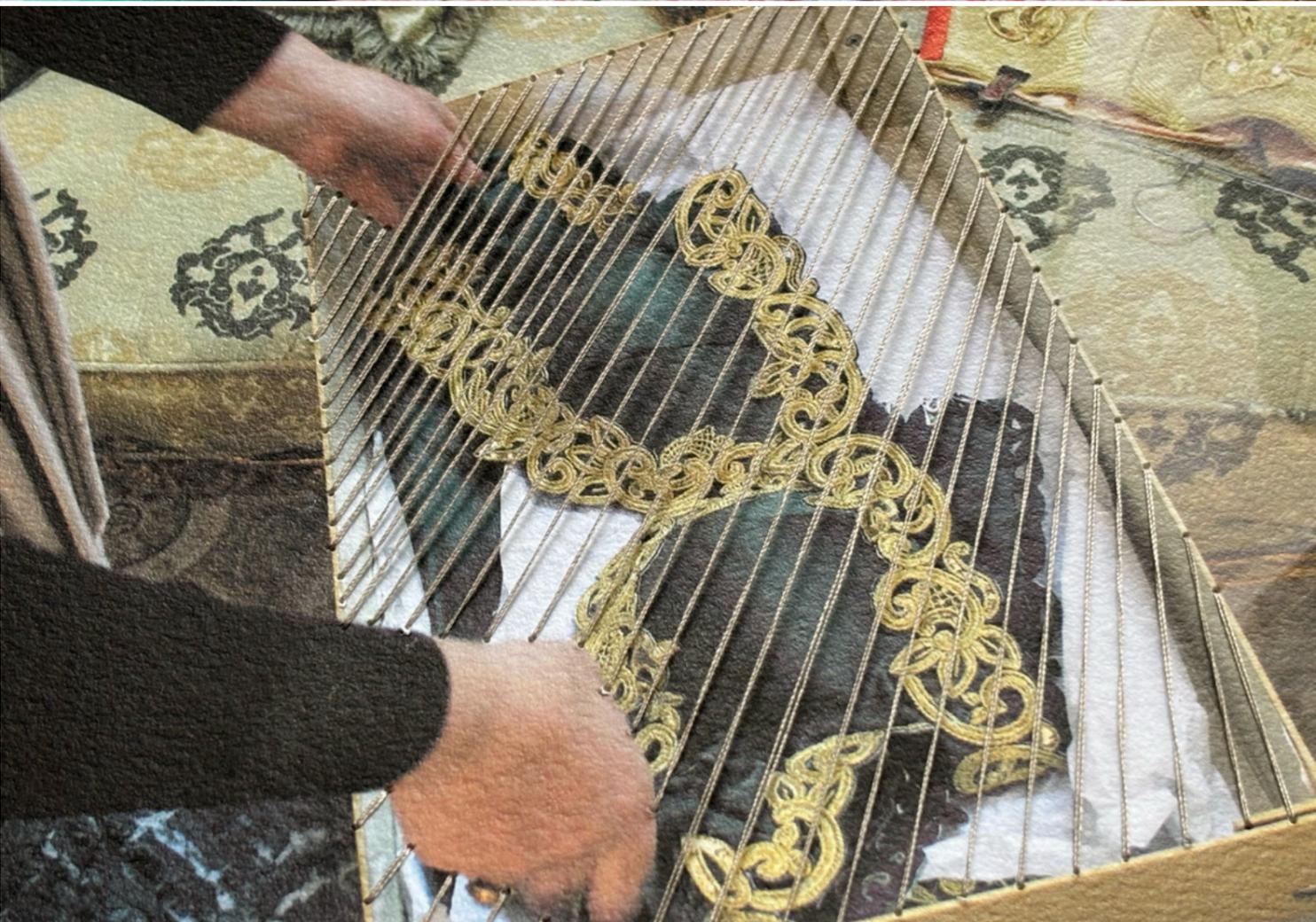
Loin de capter l'événement, ce dispositif le brouille volontairement, générant une image « évidée » où l'essentiel semble se dérober. Ce choix provoque des réactions au sein du cortège : certains prennent l'artiste pour un journaliste, tandis qu'une femme lui rappelle l'importance de « ne rien rater ». Pourtant, *Film à blanc* repose précisément sur cette absence, sur l'idée d'un film hanté par ses images disparues. L'œuvre questionne ainsi notre rapport aux certitudes visuelles, aux images et à leur interprétation.

En troublant la perception, Bahri souligne comment la lumière et des éléments anodins, comme une simple feuille de papier, peuvent modifier notre vision du monde. Ce geste simple, mais conceptuellement puissant, interroge la mécanique de l'image et la manière dont elle est filtrée, perçue et reconstruite. Entre visible et invisible, présence et absence, *Film à blanc* propose une réflexion poétique et critique sur la nature même des images aujourd'hui.

Asma Ben Aïssa est une artiste plasticienne tunisienne née en 1992 à Bizerte. Elle vit et travaille à Tunis.

Son travail, qui englobe des œuvres textiles, sculptures et installations, explore des thèmes tels que le paysage, l'architecture, les transformations sociales et la transmission, à travers des techniques artisanales expérimentales.

Elle a participé à plusieurs expositions collectives, telles que « Hiraferen » (commissariat : Ludovic Delalande) au Centre T3 Denden (Tunisie) et « Histoires de famille » (commissariat : Joël Andrianomearisoa) à Hakanto Contemporary (Madagascar). Elle expose régulièrement dans des foires, à travers The Blue Wind Project mené par la curatrice Khadija Hamdi. Asma Ben Aïssa a également effectué des résidences artistiques en Tunisie, en Arabie Saoudite et au Maroc. Au printemps 2025, elle est en résidence à la Cité Internationale des Arts de Paris.



Woven Window, 2022-2024

Dans son projet *Woven Window*, Asma Ben Aïssa explore la mémoire et le patrimoine immatériel tunisien, en particulier le point de broderie *barmakli*, utilisé pour orner les voiles de mariée et le linge traditionnel. Cette technique, transmise de mère en fille dans le patio, est caractéristique du nord de la Tunisie. Les motifs répétitifs du *barmakli* rappellent les moucharabiehs, ces grilles utilisées dans l'architecture arabo-musulmane qui régulent lumière et air tout en préservant l'intimité des femmes, leur permettant d'observer sans être vues, respectant les normes sociales de séparation des sexes.

À travers ses rencontres avec les *maâlma*, des maîtresses artisanes spécialisées dans cette broderie, Asma Ben Aïssa documente ce savoir-faire en photographiant les pièces sur lesquelles elles travaillent et en enregistrant leurs voix et leurs silences. Ces photographies sont ensuite brodées, intégrant à l'œuvre un aspect tangible et émotionnel. La photographie sert aussi de guide à l'artiste, car les *maâlma* ne peuvent lui transmettre leur savoir-faire directement.

Photographie et textile dialoguent avec une bande sonore composée à partir de bribes de conversations, de chants, pépiements d'oiseaux et du ruissellement de l'eau, enregistrés par l'artiste dans les patios où travaillent les *maâlma*. À la juxtaposition de la trame photographiée et tissée, répond l'enchevêtrement de leurs voix. Ce récit choral révèle les aspirations de femmes aux destinées invisibles, dont les récits sont habituellement négligés.

L'artiste crée ainsi une archive vivante, où se mêlent photographie, textile et son, représentant la résilience, la solidarité et les rêves inassouvis de ces femmes. Elle réinscrit leurs voix dans la mémoire collective et transcende les frontières entre l'intérieur et l'extérieur, le savoir-faire vernaculaire et le patrimoine historique, les univers féminin et masculin.



Younès Ben Slimane, *We knew how beautiful they were, these islands*, 2021. Vidéo HD, mono-canal, couleur, son. 22 mn. Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains (Tourcoing) / Inside Productions. © ADAGP, 2025.

Younès Ben Slimane, *Les Gardiens du feu* (Fire Keepers), 2023. Vidéo montée exclusivement à partir d'images filmées par des contestataires lors des manifestations qui ont marqué le 10e anniversaire de la révolution. 18 mn. Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains, Tourcoing — Inside production. © ADAGP, 2025.

Younès Ben Slimane est un architecte, artiste et cinéaste né en 1992 en Tunisie. Il vit et travaille à Tunis.

Diplômé du Fresnoy en 2022, Younès Ben Slimane développe une pratique à la croisée du cinéma, de l'architecture et des arts visuels. À travers le film et l'installation, il explore les liens entre ces médiums, considérant l'architecture comme une succession de séquences, proche d'une narration cinématographique. Son travail interroge l'esprit des lieux, leur mémoire et leur charge poétique, cartographiant sensoriellement les espaces où matérialité et souvenir se rejoignent. Il traque les traces, les gestes et les atmosphères pour redéfinir notre perception des lieux.

Son travail a été présenté à la Biennale de Dakar, à l'Institut du Monde Arabe, au Mucem, au Wexner Center for the Arts (Etats-Unis), au Nationalmuseum à Stockholm (Suède) et à la Zaha Hadid Foundation à Londres (Royaume-Uni). Ses films ont été sélectionnés à Locarno, CPH:DOX et Prismatic Ground. En 2024, il a été pensionnaire de la Villa Médicis et résident à la Fondation Thalie, poursuivant sa recherche sur l'interaction entre mémoire et espace.



We knew how beautiful they were, these islands (2022)

Tourné entièrement de nuit, *We knew how beautiful they were, these islands* (2022) suit un homme creusant des tombes dans le désert. Les corps sont absents, suggérés uniquement par quelques objets dérisoires : une sandale, un jouet, un peigne... Sans dialogue, le film laisse place à l'imaginaire et à la puissance évocatrice des images. Younès Ben Slimane y évoque la tragédie des migrants disparus en mer au large de Zarzis, l'un des principaux points de départ clandestin pour l'Europe. Dans cette ville côtière, les pêcheurs se retrouvent souvent à secourir des naufragés ou à récupérer les corps de ceux dont le rêve d'exil a viré à la tragédie. Chamseddine Marzoug, ancien pêcheur, consacre sa vie à offrir une sépulture digne aux noyés anonymes, armé d'une simple pelle.

Comment retranscrire l'atmosphère sombre du « cimetière des inconnus » de Zarzis et l'épaisseur de la nuit ? Pendant vingt minutes, *We knew how beautiful they were, these islands* se concentre sur des gestes précis et des silhouettes anonymes. L'émotion brute du drame migratoire est atténuée par une forme d'ascèse de la mise en scène. L'obscurité et le cadre transforment les objets en reliques et les gestes en rituels. L'artiste déplace le lieu et les éléments du rituel : il filme l'architecture troglodyte de Matmata, où les maisons souterraines ressemblent à des tombes, et associe des objets fragmentés à des corps échoués. Le film repose sur les basses lumières et les bruits naturels, sans musique. Younès Ben Slimane cite l'Éloge de l'ombre de Jun'ichirō Tanizaki parmi ses inspirations : « Le beau perd son existence si l'on supprime les effets d'ombre. » Entre documentaire et fiction, le film conjure une terrible réalité sans jamais la nommer. Son titre, emprunté au poète Georges Sèféris, rappelle que les migrants prennent la mer avec l'espoir d'un avenir meilleur, malgré un destin souvent tragique.

Fire Keepers (2023)

Dans *Fire Keepers* (2023), Younès Ben Slimane explore la symbolique du feu, élément en perpétuelle transformation. Son film, composé exclusivement d'images informelles filmées par des anonymes lors des manifestations marquant les 10 ans de la révolution tunisienne, interroge le feu à la fois comme élément métaphysique et symbole de résistance. La révolution de 2011 a débuté avec l'immolation de Mohamed Bouazizi, déclenchant une vague d'indignation nationale. Le feu évoque aussi la destruction de Carthage en 146 av. J.-C. par les Romains, symbolisant l'anéantissement d'une civilisation.

Meriem Bouderbala est une artiste plasticienne franco-tunisienne. Née en 1960 à Tunis, elle vit et travaille à Tunis.

Meriem Bouderbala est diplômée de l'École des Beaux-Arts d'Aix-en-Provence et de l'école d'Art de Chelsea, Londres. Elle travaille la photographie, la peinture et la scénographie en mêlant matériaux vernaculaires et références aux traditions populaires. Installée en Tunisie depuis 2001, elle questionne l'identité et le corps féminin à travers des autoportraits fragmentés, inspirés de l'orientalisme et motifs géométriques islamiques. Engagée, elle dénonce les oppressions, notamment sous Ben Ali, et subit la censure pour ses œuvres provocantes. Commissaire d'exposition, elle défend un art du Sud, entre artisanat et modernité. Ses créations, entre kaléidoscope visuel et critique sociale, expriment un dualisme identitaire et une quête de liberté dans un monde en mutation.



©Meriem Bouderbala

Actrice majeure de l'art contemporain, photographe mais aussi metteuse en scène, commissaire d'exposition, sculptrice, céramiste, graveuse, Meriem Bouderbala est une figure artistique influente et engagée du monde arabe. En 2015, elle est nommée officier de l'ordre des Arts et des Lettres de la République française. Ses œuvres sont présentes dans les plus grandes collections privées et publiques.

Psykedelik, 2010

Les premières photographies de femmes tunisiennes, datant du XIX^e siècle sous le Protectorat français (1881-1956), étaient souvent orientalistes ou érotiques, destinées au public européen. Ces images, souvent empreintes de connotations de sauvagerie et d'animalité, assignaient aux sujets un rôle d'« indigènes » soumis à l'imaginaire colonial. Meriem Bouderbala, s'inspirant de ces clichés, crée des séries d'autoportraits pour se réappropriar son image et contester cette iconographie coloniale.

À partir des clichés de Lehnert & Landrock, studio de photographie orientaliste à Tunis (1904-1914) et en Égypte, produisant des images idéalisées de l'Orient diffusées sous forme de cartes postales et photogravures, Meriem Bouderbala se photographie dans des mises en scène où elle porte des costumes traditionnels tunisiens, suggérant les attributs de la séduction. Mais contrairement aux modèles coloniaux du passé, elle prend le contrôle de son image, éliminant le regard voyeur et maîtrisant ce qu'elle souhaite révéler ou dissimuler.

Dans *Psykedelik*, les compositions kaléidoscopiques rendent le corps presque méconnaissable, avec des couleurs vives inspirées des techniques de colorisation du début du XX^e siècle, comme l'héliogravure rehaussée en trichromie, en quadrichromie ou même à la gouache et au pastel. La multiplication des motifs géométriques, évoquant la tradition islamique, efface le corps derrière un ordre transcendant. Elle fait aussi écho au travail des artisanes enfermées dans les étoffes, dans un jeu de correspondances entre le geste codifié de la main et les ressources de la technologie contemporaine.

Meriem Bouderbala, série *Psykedelik*, 2010. Tirage photographique sur diasec, 45 x 65 cm. Courtesy de l'artiste.





Rafram Chaddad est un artiste né en 1976 sur l'île de Djerba, au large de la Tunisie. Il vit et travaille à Tunis.

Performances, actions participatives, installations, vidéos et sculptures... Investissant à l'occasion un désert de sable, une synagogue abandonnée, un hammam ou un marché au poisson, puisant dans la vie quotidienne et mobilisant volontiers matériaux ordinaires et savoir-faire vernaculaires, l'œuvre de Rafram Chaddad défie les catégorisations et invite à déconstruire les idées toutes faites concernant l'identité, l'exil, les migrations, et le concept même de « culture ». La nourriture et la cuisine jouent un rôle privilégié dans son travail, en ce qu'elles invitent à une expérience partagée proche de tout un chacun, et pulvérisent l'idée de frontière et les tentatives de définition stable et figée d'une identité.

Rafram Chaddad a réalisé des dizaines de courts-métrages et d'installations, qui ont été exposés au Mucem à Marseille, au Forum Maximilien à Munich, au B7L9 à Tunis et plus récemment au festival Art Explora (Marseille) et à la première biennale de Malte. Il a été artiste en résidence à la Cité internationale des Arts (Paris) en 2024. En 2021-2022, il était critique invité dans le cadre du programme Master of Fine Arts de Columbia University à New York (Etats-Unis).



©Katherine Li Johnson

History Class, 2023. Mosaïque, micro-mosaïque, pierre et bois, diptyque 40 x 33 cm. Courtesy de l'artiste.

La communauté juive de Tunisie, qui comptait plus de 125 000 membres dans les années 1940, est aujourd'hui réduite à moins de 2 000 personnes. Pourtant, son héritage perdure dans la musique, la cuisine et la culture. Nombre de membres de cette diaspora entretiennent une nostalgie du pays, le voyant comme un paradis perdu. À contre-courant, Rafram Chaddad, qui a émigré à Jérusalem dans son enfance, revient s'installer à Tunis en 2014, refuse de se limiter à la mémoire et interroge la manière dont le passé dialogue avec le présent. Dans *History Class* (2023), il utilise la mosaïque, art emblématique de la Tunisie, pour représenter, à partir de clichés familiaux, sa grand-mère Khamsana et Halima, la mère du photographe et militant noir tunisien Loffi Ghariani. Cette œuvre résonne dans un contexte de montée des violences racistes en Tunisie, exacerbées par des discours politiques haineux. Chaddad cherche à donner une visibilité aux figures marginalisées de l'histoire officielle. Collaborant avec l'atelier de Mouldi Kasem, régulièrement sollicité pour des commandes officielles, celui-ci a dû innover pour représenter Halima en micro-mosaïque, utilisant des pierres foncées cuites sept fois pour obtenir la teinte souhaitée. En effet, peu de mosaïques en Tunisie représentent des personnes noires. À travers cette œuvre, Rafram Chaddad questionne l'absence de représentation des minorités dans le récit national, pour ressusciter l'altérité et la nature hybride de l'identité tunisienne.

The Fish Smuggler, 2018. Radiographie, boîtier lumineux rétroéclairé, 36 x 45 cm. Courtesy de l'artiste.

Très présents dans la culture visuelle tunisienne, le poisson et le chiffre 5, signes auspiceux contre le mauvais œil, sont des motifs récurrents dans l'œuvre de Rafram Chaddad. Dans *Fish Smuggler* (2018), il radiographie cinq poissons dans une valise, à la manière des scanners à rayons X utilisés pour le contrôle des bagages au passage des frontières à l'aéroport. L'image, exposée dans un caisson lumineux, a été montrée pour la première fois au Mucem, à Marseille, près du camp de transit où a séjourné la famille Chaddad après avoir quitté la Tunisie. « Ma mère me demandait régulièrement de lui rapporter du poisson de Tunisie. Il a pour elle un goût incomparable. Je me suis donc effectivement retrouvé dans la situation de "faire passer" du poisson à travers les frontières, comme un contrebandier (*smuggler*). Les poissons sont intéressants parce qu'ils ne vivent pas sur terre. Les humains sont très doués pour tracer des frontières sur la terre : mais il est très difficile d'en mettre dans la mer. Bien sûr, ils le font quand même. Mais dans la mer, les poissons peuvent nager librement de Tunis à la Sicile. Et alors quoi, on les appelle des poissons italiens ? Ne leur donnez pas de passeport ! »



Haut : Rafram Chaddad, *History Class*, 2023. Mosaïque, micro-mosaïque, pierre, bois. Diptyque (deux fois 40 x 33 cm). Courtesy de l'artiste.
Bas : Rafram Chaddad, *The Fish Smuggler*, 2018. Radiographie, boîtier lumineux en bois, 36 x 45 cm. Courtesy de l'artiste.
© Paul Mesnager (pour les deux images)

Chiraz Chouchane est une artiste plasticienne née en 1980 près de Mahdia, en Tunisie. Elle vit et travaille à Aubervilliers.

Elle est titulaire du diplôme de l'Institut Supérieur des Beaux-Arts de Tunis, d'une maîtrise en histoire de la philosophie arabe et médiévale et d'un doctorat en arts et sciences de l'art de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. À l'intersection du texte, du dessin et de l'image, son travail se donne comme un système mythologique particulier aux résonances tant mystiques que politiques. Il semble émerger d'un dialogue intérieur, où les formes, les matières et les mots deviennent les manifestations tangibles de forces souterraines. Ses dessins et performances fonctionnent comme des rites d'invocation, où se mêlent le rêve, la mémoire et le sacré. Elle utilise des images trouvées (cartes postales, archives, icônes) et des matériaux organiques (plantes broyées, pigments naturels, cristaux, plumes, tissus), qui agissent presque comme des reliques ou des talismans, intensifiant le lien entre son travail et une certaine magie archaïque. Son travail peut ainsi être perçu comme une expérience sensorielle et spirituelle, où l'image devient une trace de l'invisible, un fragment d'un langage qui échappe au contrôle du conscient et qui, par sa nature même, reste toujours en mouvement, jamais totalement révélé.



©Chiraz Chouchane

Depuis 2006, Chiraz Chouchane participe à des expositions collectives, publie des textes, des dessins et des photographies dans diverses revues parmi lesquelles *Possession Immédiate* et *Circuit, musiques contemporaines*. Elle a participé au festival franco-arabe de Noisy-le-Sec avec son court-métrage *Leïla et les fantômes* (2023, Kidam).

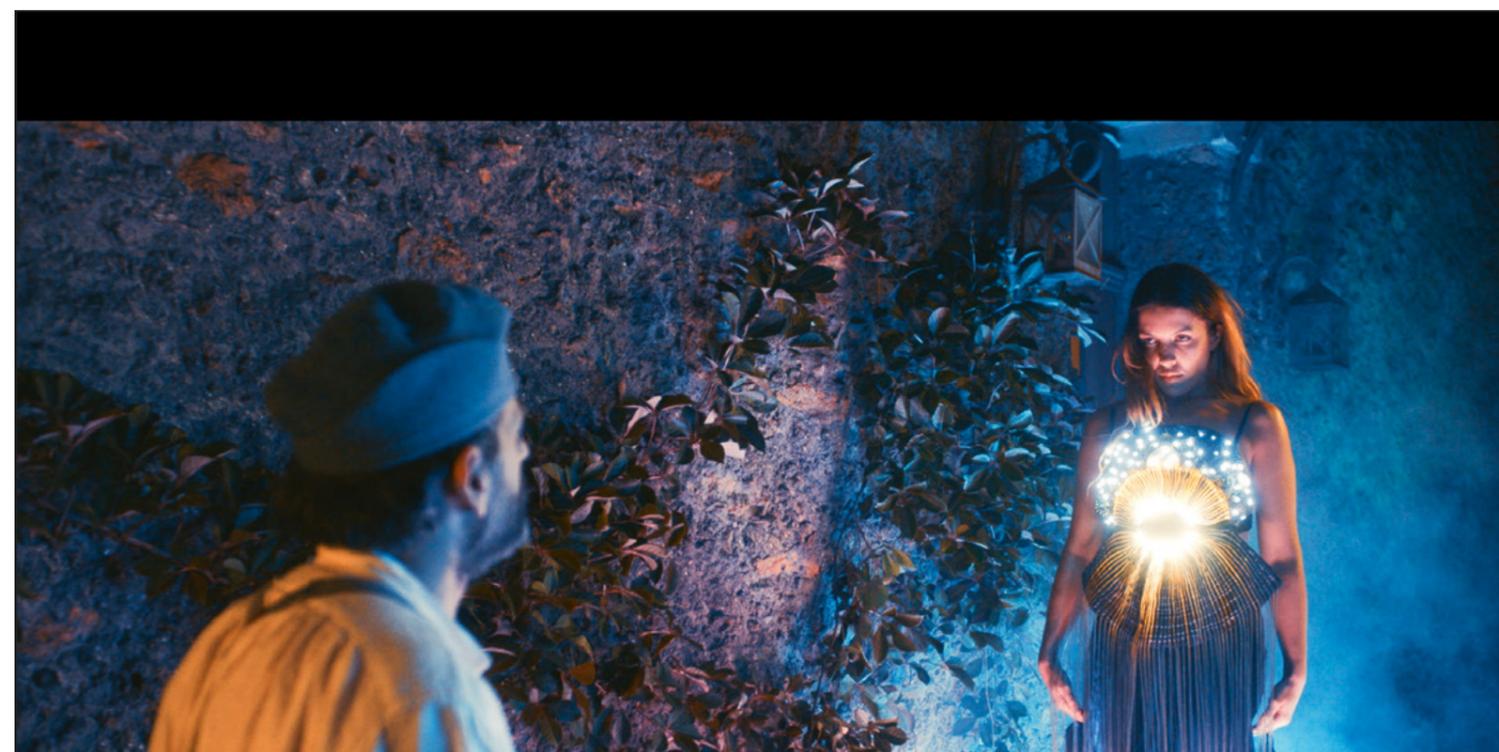
Séries de *Codex*

Chiraz Chouchane aborde l'image comme un espace d'expérimentation, cherchant à déconstruire et à révéler des mémoires cachées à travers des gestes comme le grattage et la découpe. Le codex, ancêtre du livre imprimé, sert de métaphore à cette quête d'une mémoire réconciliée. Dans ses trois séries, elle trace une généalogie imaginaire, où passé et présent se rencontrent dans un instant fugace, formant de nouvelles connexions entre différentes réalités. Ce processus dévoile des liens cachés, et le sens émerge de cette confrontation entre temporalités.

Leïla et les fantômes, 2023. Film d'artiste, vidéo couleur et son, 22 minutes. Courtesy de l'artiste.

Déconstruire les vestiges du passé pour réparer les blessures et permettre la réconciliation à une nouvelle génération : c'est ce que fait l'artiste dans *Leïla et les fantômes* (2023). Ce court-métrage de fiction met en scène une jeune femme sans-papiers, Leïla, vivant seule dans un garage en banlieue parisienne, et sauvée par les fantômes de deux soldats de la Première guerre mondiale, Bachir (son arrière-grand-père) et Salomon. À partir d'éléments autobiographiques, ce film de genre utilise le fantastique pour aborder des questions sociales et politiques. Il met en lumière la condition précaire de nombreux étrangers vivant en France, la violence contemporaine faisant écho à la violence historique du passé colonial, qui prend différentes formes selon les époques, et au sacrifice de la jeunesse sur des champs de bataille. À travers un mélange de burlesque, de surnaturel, d'humour noir et de fantastique, le film questionne l'oubli de l'Histoire et le caractère implacable du réel. Il cherche à ouvrir une porte vers une dimension cachée, secrète et refoulée de la réalité, où le fantastique sublime l'existence fragile de Leïla. L'impossible s'insinue dans sa vie par l'apparition des deux soldats fantômes, un événement magique qui bouleverse son destin, en l'extrayant de son isolement, et en lui permettant de résoudre ses conflits intérieurs pour se révéler à elle-même.

En haut : Chiraz Chouchane, série *Codex 19-20*, 2019-2022. Collages / Photomontages. 23 x 15 cm. Courtesy de l'artiste.
En bas : Chiraz Chouchane, *Leïla et les fantômes*, 2023. Court-métrage, 22 mn. Courtesy de Kidam.





Férielle Doulain-Zouari est une artiste franco-tunisienne née à Paris en 1992. Elle vit et travaille à Tunis.

À travers des techniques manuelles, l'artiste explore la cohabitation entre le monde naturel et l'artificiel, interrogeant la rencontre, la réconciliation et la transformation. Son travail, composé d'installations, sculptures et tissages, s'inspire de son environnement quotidien et intègre souvent des matériaux et artisans locaux, ancrant sa pratique dans une réalité culturelle et sociale. Le processus de création et son contexte de production sont au cœur de ses projets. Elle cherche à susciter des échanges et des interrogations grâce à un langage plastique.

Ses œuvres ont été exposées au Louvre Abu Dhabi, à l'Institut Français de Saint-Louis (Sénégal), à la Galerie Septième, au musée des Beaux-Arts d'Angers et au FRAC Centre-Val de Loire (France), au Museum Lab (El Kef) et au Musée des arts et traditions de Gabès (Tunisie).



©Salah Lazreg

Moirages naturels, 2025

Férielle Doulain-Zouari explore la région du Kef, marquée par la sécheresse et l'exode rural. Elle y photographie à l'aide de son smartphone les traces laissées par la nature et le labeur humain, constituant deux séries : *Inventaire des adventices*, qui recense des plantes spontanées, et *Quotidien*, qui capture les empreintes graphiques de l'agriculture. Inspirée par ces archives numériques, elle développe un travail sur l'argile, exposé en 2024 à Paris et au Louvre Abu Dhabi.

Pour *Moirages naturels* (2025), une installation créée pour l'Abbaye de Jumièges, Férielle Doulain-Zouari s'appuie sur ces deux inventaires photographiques. Elle imprime ces images sur de la bâche vinyle microperforée, qu'elle fixe sur une résille plastique bleue. Habituellement employée en agriculture pour protéger les cultures, cette résille devient ici un support artistique dont les reflets varient avec l'air et la lumière.

Les photographies ainsi imprimées se déploient sur des structures fabriquées à partir de bois mort récupéré auprès de paysans du Kef dans des forêts ayant récemment brûlé. Ce procédé crée une interaction entre le numérique et l'organique, où les pixels des images prises au smartphone sont amplifiés par la superposition de trames plastiques aux perforations variées. Les effets de lumière et les plis du support transforment l'image originale, générant des jeux de moirage et de superposition. En substituant le papier photographique par un matériau synthétique, l'artiste fusionne le support avec le sujet représenté. L'acte intuitif de capturer une image devient une expérience sensorielle où l'image elle-même évolue avec son environnement.

Farah Khelil est une artiste plasticienne née en 1980 à Carthage qui vit et travaille à Paris.

Diplômée de l'Institut supérieur des beaux-arts de Tunis et docteure en arts et sciences de l'art de l'École des arts de la Sorbonne, elle développe une œuvre plastique et conceptuelle mêlant livres d'artiste, peinture, photographie, vidéo, dessins et installations. Son travail explore l'image, l'exposition, le langage et l'histoire à travers une approche intime et philosophique.

Depuis 2006, elle expose dans des institutions, galeries et foires internationales, notamment en France (Institut des Cultures d'Islam, Fondation Fiminco, Fondation Pernod Ricard), au Maroc, aux États-Unis, au Royaume-Uni, en Italie et à Abu Dhabi. Nommée pour les Prix AWARE 2019 et Drawing Now 2025, ses œuvres figurent dans des collections prestigieuses, dont le British Museum et plusieurs FRAC. En 2022, elle publie *Effet de Serre*, prolongeant son projet de recherche et d'exposition du même nom.



Effet de serre (2012-2022)

Effet de Serre (2012-2022) est un projet multidimensionnel initié par Farah Khelil autour de la rénovation d'une serre municipale du Parc du Belvédère à Tunis. Inspiré par l'essai *Orphelins de Bourguiba et héritiers du Prophète* de Samy Ghorbal, il interroge l'histoire botanique et urbaine de Tunis, notamment le Palmarium, un ancien jardin d'hiver devenu successivement casino, music-hall, dispensaire, cinéma et centre commercial. Soutenu par l'AFAC (Arab Fund for Art and Culture), ce projet détourne les conventions de l'exposition en investissant l'espace public.

L'installation immersive allie végétation, archives et œuvres dans une serre rénovée, questionnant la perception et l'implication du spectateur. Inspirée par Foucault, l'artiste explore la structuration des rapports sociaux à travers l'espace. Son travail, mêlant cyanotypes, peintures et vidéos, joue sur la transparence et l'invisibilité pour révéler une mémoire fragmentée. Par ce projet, elle engage une réflexion sur l'histoire coloniale, le rôle des institutions artistiques et la décolonisation des imaginaires.

Des plans originaux sur papier carbone bleu, des cartes postales anciennes du Palmarium, des cyanotypes, des peintures, des photographies récentes et des extraits de textes d'archives se recomposent sous différentes formes. Dans *Feuillages (2023)*, l'artiste superpose des images d'archives, des cyanotypes et des peintures, formant des strates verticales qui rappellent la structure d'une plante ou d'un arbre recouvert de feuilles.

Dans *Photosynthèses (2022-2023)*, elle intervient graphiquement sur des cyanotypes créés à partir d'images d'archives du Palmarium ou de photographies prises près de son ancien emplacement, établissant un parallèle avec le processus biologique de la photosynthèse. Le cyanotype, procédé inventé en 1842 par Sir John Herschel, utilise des sels de fer sur des supports exposés à la lumière pour créer des images d'une teinte bleue. Cette technique photographique s'inspire des premières pratiques de la photographie et des outils des naturalistes, comme ceux utilisés par Anna Atkins.

Dans *Témoignage oculaire (2023)*, l'image se trouve dissimulée sous une vitre gaufrée, une technique traditionnelle tunisienne presque oubliée.

Dans la vidéo *Ombre (Carthage) (2023)*, l'artiste combine superposition et perforation pour créer une dynamique visuelle entre ce qui est vu et ce qui est caché. Un écran LED projette une vidéo de palmiers et d'eucalyptus à Tunis, visible à travers des trous dans une impression sur cuir, représentant des arbres se reflétant sur un mur près de la maison familiale de l'artiste à Carthage. La bande-son capte les bruits du centre commercial du Palmarium, provoquant un effet de décalage.

Haut : Farah Khelil, *Photosynthèse #3*, projet *Effet de serre*, 2022. Œuvre sur papier : pastel sec, cyanotype, acrylique, aérosol sur papier. 21 x 28 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Lilia Ben Salah. © ADAGP, 2025.

Bas gauche : Farah Khelil, *Bain de soleil*, projet *Effet de serre*, 2023. Œuvre sur toile : acrylique, impression pigmentaire sur toile, cyanotype sur napperon ancien, transat en bois. 145 x 40 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Lilia Ben Salah. © ADAGP, 2025

Bas droite : Farah Khelil, *Feuillage #3*, projet *Effet de serre*, 2023. Œuvre sur toile : acrylique sur toile et sur bois, document, carte postale. 140 x 27,5 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Lilia Ben Salah. ADAGP, 2025.





Amira Lamti est une artiste visuelle tunisienne née en 1996 à Sousse, où elle vit et travaille.

Diplômée en photographie et arts plastiques de l'Institut supérieur des Beaux-Arts de Sousse, Amira Lamti utilise la photographie et la vidéo pour explorer des moments de son quotidien, des gestes et rituels, tout en interrogeant l'humain dans son environnement social et naturel. À travers son travail, elle aborde des thèmes comme l'héritage et la transmission. Ses œuvres ont été exposées en Tunisie et en Espagne, et elle a participé à des festivals tels que JAOU (2024) et le Image Festival Amman (2025). Résidente de la Villa Salammbô (Tunisie) en 2025 et du Hangar Barcelona (Espagne) en 2023, elle continue de développer son art au niveau international.



©Amira Lamti

Série *Bent el Machta*, 2024

Dans *Bent el Machta* (2024), Amira Lamti, fille et petite-fille de *machta*, réinterprète un rituel de mariage traditionnel du Sahel tunisien. La *machta*, figure centrale dans la *jelwa* (cérémonie pré-nuptiale), accompagne la mariée dans sa transition de jeune fille à épouse. Amira Lamti, en utilisant la photographie, la performance, les impressions textiles et les archives familiales, explore les significations profondes de cette pratique ancestrale, située à la frontière du sacré et du profane, et dont les origines remontent au culte païen de la déesse punique Tanit.

Ayant grandi en observant ce rituel, elle le revisite en se mettant dans la peau de la mariée et en faisant poser son frère avec des vêtements féminins traditionnels. Les œuvres, réalisées à partir de diverses techniques (cyanotype, sérigraphie, impression digitale) et supports (papier, papyrus, tulle, satin), sont enrichies d'images d'archives. Par ces juxtapositions, Lamti établit un continuum entre les trois générations de femmes de sa famille.

En réinventant ce rituel, elle interroge les rôles genrés, l'évolution des pratiques sociales et la place de la femme, redonnant dignité et visibilité à la figure de la *machta*. Ce projet transforme ainsi un rite ancestral en un rituel créatif, mêlant art et spiritualité, tout en questionnant les normes sociales et culturelles.

Fredj Moussa est un artiste plasticien né en France en 1992. Il vit et travaille à Tunis.

Diplômé de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris et du Fresnoy, il crée des films et des structures oscillant entre sculpture et dispositif cinématographique. Son travail explore des paysages en mutation, mêlant réalité et mythes pour reconsidérer les récits traditionnels à travers des expériences immersives.

Il est résident à la Villa Médicis en 2024 et résident à la Cité internationale des arts en 2019. Ses œuvres ont été exposées à la Nuit Blanche de Paris, Loop Fair Barcelona, Tiger Strikes Asteroid Philadelphia, l'Izmir Mediterranean Biennial et d'autres événements en Suisse, Belgique, Grèce et Tunisie. Finaliste du prix Studio Collector à la MEP en 2022, il reçoit le prix CIFRA à Loop Fair Barcelona en 2023, affirmant ainsi sa place sur la scène artistique contemporaine.



©Amira Lamti

Solar Noon, 2025

Fredj Moussa explore la relation entre mémoire, mythe et paysage à travers la vidéo, la sculpture et l'installation. Dans *Solar Noon* (2022) et *Mirage, The Inner Sea* (2024), il explore la mémoire d'un lac asséché aux marges du Sahara. *Solar Noon* met en scène trois récits croisés : son propre témoignage, celui d'Hérodote sur un rituel guerrier féminin, et celui d'Apollonios de Rhodes sur des déesses du désert. *Solar Noon* met en scène des jeunes femmes interprétant ces récits dans un paysage surexposé, à l'heure du zénith, évoquant l'effet des mirages sous un soleil brûlant.

Tourné en 16 mm et accompagné d'une bande-son dominée par le vent, le film intègre des costumes faits de matériaux recyclés, conçus avec Antonin Simon Giraudet, s'éloignant des représentations traditionnelles du désert. Fredj Moussa privilégie des techniques archaïques – film argentique, affiches peintes à la main – pour questionner notre rapport à l'histoire coloniale et aux récits visuels du désert. À travers la réappropriation des matériaux et des mythes, il déconstruit les imaginaires hérités et invite à une nouvelle lecture des paysages et de leur mémoire.



Fredj Moussa, *Solar Noon*, 2022. Vidéo, couleur et son. 11 mn. Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains, Tourcoing — Inside production. © ADAGP, 2025.

Victoria Jonathan, commissaire de l'exposition

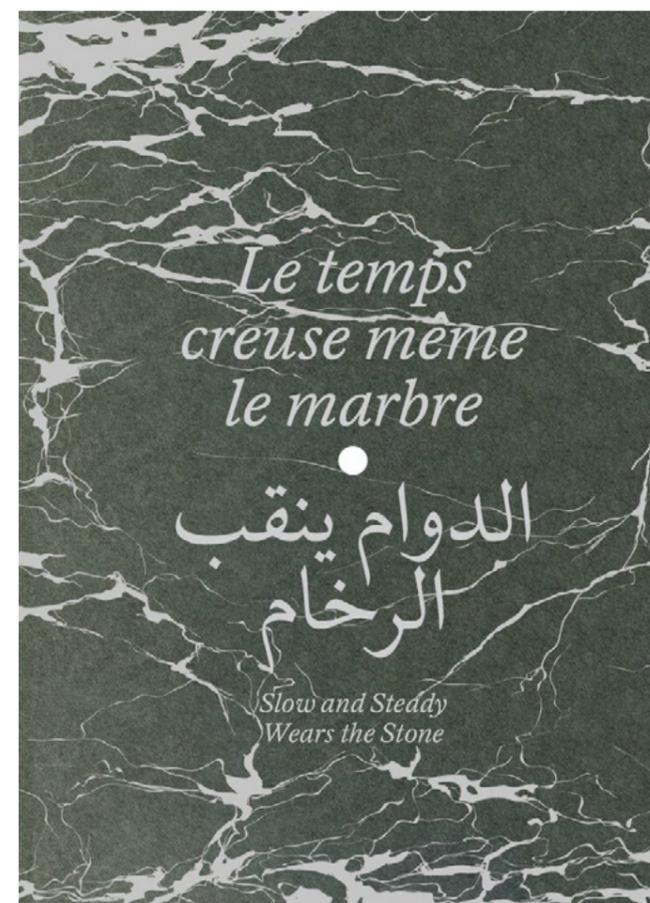
Née à Paris en 1985, Victoria Jonathan est une commissaire d'expositions et la co-fondatrice de Doors, une plateforme de curation, production et conseil artistique basée à Paris et Pékin.



D'origine tunisienne, après des études en philosophie et sinologie à Columbia University et La Sorbonne, elle a collaboré avec Soundwalk puis vécu plusieurs années en Chine, en enseignant à l'université de Pékin et réalisant des documentaires pour France Culture. Elle a co-dirigé le festival Jimei x Arles (créé en Chine par Les Rencontres d'Arles), où elle a créé le premier prix pour les femmes photographes chinoises. Son travail curatorial explore la mémoire collective, la représentation du paysage et les liens entre formes vernaculaires et art contemporain. Elle a réalisé des expositions aux Rencontres d'Arles, à Nuit Blanche (Paris), Fotografiska (Shanghai) et Three Shadows (Xiamen). En 2024, elle conçoit au musée des Beaux-Arts du Sichuan une installation sur les poètes et artistes chinois d'avant-garde d'après la Révolution culturelle, et elle est *guest editor* de la revue chinoise LEAP pour l'exposition *Chine. Une nouvelle génération d'artistes* au Centre Pompidou.

©Myriam Levain

Le catalogue de l'exposition



Ouvrage bilingue français-anglais
En collaboration avec Bao Books,
éditeur et studio de design
éditorial tunisien.

192 pages

Prix : 29 €

Soirée de lancement du catalogue au Book Bar de l'hôtel Grand Amour (Paris)

Soirée de lancement du catalogue, co-organisée par la commissaire d'exposition Victoria Jonathan et l'éditeur Moez Akkari au lendemain de l'Ass Book Fair au Palais de Tokyo : signature et table ronde en présence de plusieurs des artistes de l'exposition, dîner concocté par le chef Elyes Lariani, et DJ set.

Mercredi 21 mai | 18h-2h

Entrée libre sur réservation

Dîner sur réservation | 01 44 16 03 30

Book Bar de l'hôtel Grand Amour | 18 rue de la Fidélité 75010 PARIS

L'abbaye de Jumièges, joyau du Département de la Seine-Maritime

Située au cœur des boucles de la Seine, l'abbaye de Jumièges invite les visiteurs à plonger dans les méandres du passé. Fondée vers 654 par saint Philibert et érigée selon la règle de saint Benoît, cette abbaye est un témoignage vivant des siècles qui ont forgé la région.

Des épreuves des temps anciens, avec les ravages des Vikings en 841, à l'apogée de sa renaissance sous le duché de Normandie, l'abbaye de Jumièges a traversé les âges, inscrivant son nom dans les annales de l'histoire. Fréquentée par des personnalités illustres telles que Guillaume le Conquérant et Charles IX, elle demeure un lieu chargé de mémoire.

L'architecture majestueuse de l'abbatiale Notre-Dame, édifiée au XI^e siècle, incarne la grandeur de l'art roman normand, témoignant de l'ingéniosité et du savoir-faire de ses constructeurs. Dominant l'horizon de ses tours, elle offre aux visiteurs une véritable immersion dans l'histoire, un voyage dans le temps où chaque pierre raconte une histoire.

Consacrée au XIX^e siècle comme la « plus belle ruine de France », l'abbaye de Jumièges brille aujourd'hui comme un lieu où se mêlent mystère et fascination. Soucieux de préserver son héritage, des efforts considérables sont déployés pour restaurer et valoriser ce trésor architectural, offrant ainsi aux générations futures la possibilité de découvrir et d'apprécier cette richesse incomparable. Que ce soit pour les amateurs

d'histoire, les passionnés d'architecture ou les simples curieux en quête d'évasion, l'abbaye de Jumièges promet une expérience inoubliable, une parenthèse enchantée dans le tourbillon du temps.

Depuis plus de dix ans, l'abbaye de Jumièges et son logis abbatial accueillent des expositions d'arts visuels qui alternent entre expositions monographiques et expositions collectives, et s'attachent à présenter la scène photographique contemporaine plasticienne dans toutes ses dimensions et toute sa diversité.

Les dernières grandes expositions (jusqu'à 60 000 visiteurs) :

- *Clouds Theory* de Laurent Grasso (Mai - septembre 2024)
- *Le Spleen d'Ulysse* de Nikos Aliagas (Juin 2023 - janvier 2024)
- *Au bord du monde vivent nos vertiges – Regard sur la scène photographique libanaise* (Juillet – novembre 2022)
- *Les flots écoulés ne reviennent pas à la source – Regards de photographes sur la rivière en Chine* (Juillet – novembre 2020)
- *Vestiges 1991-2015* de Josef Koudelka (Juillet - novembre 2018)



Informations pratiques

Abbaye de Jumièges

24 rue Guillaume le Conquérant - 76480 Jumièges
(à 1h45 de Paris en voiture)

abbaye-de-jumieges@seinemaritime.fr
02 35 37 24 02 - abbayedejumieges.fr

Ouvert

Du 16 septembre au 14 avril : 9h30-13h,
14h30-17h30

Du 15 avril au 15 septembre : 9h30-18h30

Fermé les 1^{er} janvier, 1^{er} mai,
1^{er} et 11 novembre, 25 décembre

Droit d'entrée : 7 € / gratuit sous certaines conditions
Détails sur <https://www.abbayedejumieges.fr/pratiques/>

Contacts presse :

Presse nationale et internationale / Agence Observatoire

Vanessa Leroy : vanessaleroy@observatoire.fr / +33 7 62 83 67 73

Viviane Joëssel : viviane@observatoire.fr / +33 7 66 42 12 30

Presse régionale / Département de la Seine-Maritime

Aurélia Jublin-Chartier

Conseillère presse du Président

+33 6 61 33 07 26

aurelia.jublin-chartier@seinemaritime.fr



SEINE-MARITIME
- LE DÉPARTEMENT -